

ble, c'est, d'une part, son influence persistante dans la Macédoine bulgare exclusivement, ensuite sa décadence, dont témoignent les luttes intestines, les assassinats dans le parti même, enfin la résistance des populations macédoniennes, qui ont institué, par exemple dans le département de la Brégalnitsa, une *self defence* armée. Il ne s'agit, somme toute, que d'une résistance à une lente évolution : on peut la retarder, certes ; l'arrêter est plus douteux. Pour des populations, trop longtemps victimes des guerres, la paix résulte surtout de la possession de la terre, de la création d'un foyer stable. C'est ce qu'ont compris les responsables de la paix de l'Europe, Conseil, Assemblée, organes de la Société des Nations. D'immenses transferts de peuples aboutissent à l'enracinement : des villages-champignons sortent de terre et la culture intensive bouleverse ce pays de marais, de steppes, de montagnes pastorales. En Grèce surtout, Genève est intervenue sur une large échelle, et en Grèce la Macédoine a pris la moitié du million et quart de réfugiés : la Société des Nations a fourni l'argent nécessaire, des hommes aptes à la fois à concevoir et réaliser ; le pays lui-même a donné les cadres, sans oublier un double élan, fiscal et enthousiaste. En Bulgarie, en dépit de préjugés et d'obstacles, mais aussi avec des concours nationaux, l'énergique représentant de Genève impose l'ordre et la richesse par la transplantation de déracinés. En Yougoslavie l'effort fut plus strictement national, prolongeant celui qui transformait la Vieille Serbie, et il n'est pas achevé encore. C'est aussi une lente et continue activité qui relève la vie économique de Salonique, surgie de ses cendres, et associe une ville urbanisée, européenne, un port méditerranéen à l'économie de toute la péninsule des Balkans.

2<sup>o</sup> J'ose espérer avoir étudié ces phénomènes — dont quelques-uns touchent à des questions de brûlante actualité — avec assez d'esprit scientifique, pour prouver que l'on peut aborder avec sérénité les problèmes de géographie politique. L'ambition de quelques professeurs allemands, groupés autour de la *Zeitschrift für Geopolitik*, a été de broser de vastes synthèses, avant que les analyses ne fussent élaborées : ils croient pouvoir faire de leur science un instrument de redressement, une machine de guerre contre la nouvelle Europe et les traités de 1919-1920. Nous ne voulons certes pas prendre le contre-pied de cette méthode, faire de la géographie politique une arme de défense du *statu quo* et des traités. Une étude scientifique n'a pas de but préalable. Cependant nous sommes bien forcés de constater que, quelles que soient les conjonctures, les hommes tendent à s'adapter aux événements nouveaux. C'est la vie. Une vie exigeante, et qui n'admet pas la stabilité. Il faut toujours en revenir aux principes posés par l'inépuisable maître de la géographie française — qui a peu écrit et tant fait penser — Vidal de la Blache, quand il notait, dès 1898 : « Les faits de la géographie politique ne sont pas des entités fixes... Il faut les envisager comme des faits de mouvement ». Ces mouvements ne peuvent se saisir, s'analyser que dans le cadre régional. C'est dans une petite région du globe que nous avons tenté d'observer ces faits humains, et dans leur mobilité même : un coin de l'Europe resté à l'écart des courants de la civilisation, et qui, soudain, s'euro péanise.